

Günter Eich

Ambassades de la pluie

traduit de l'allemand par Éric David

De Günter Eich (1907-1972), Hans Hartje et Claude Mouchard ont traduit un choix de poèmes dans le n° 32 de *Poésie* (1985), parmi lesquels cinq sont proposés ici dans une autre version. La présente sélection appartient toute au recueil *Botschaften des Regens*, paru en 1955, qui fit beaucoup pour asseoir la notoriété d'un auteur certes reconnu dans sa singularité (Prix du Groupe 47 en 1950, Prix Büchner en 1959), mais qui demeura une figure isolée, en marge des « écoles ». L'interpénétration du monde concret, perçu par les sens, et du monde au-delà des apparences, entrevu par l'esprit, s'y manifeste dans le sobre rapport à une nature parsemée de signes à déchiffrer.

É. D.

FIN D'UN ÉTÉ

Qui voudrait vivre sans la consolation des arbres !

Comme il est bon qu'ils aient la mort en partage !
Les pêches sont cueillies, les prunes se colorent,
tandis que sous l'arche du pont murmure le temps.

Mon désespoir je le confie au vol des oiseaux.
Il arpente patiemment sa part d'éternité.
Ses parcours
se manifestent dans le feuillage en sombre violence,
le mouvement des ailes colore les fruits.

Il s'agit de prendre patience.
Bientôt l'écriture des oiseaux sera déchiffrée,
sous la langue on sent le goût du denier.

(« Ende eines Sommers »)

JOURS AVEC LES GEAIS

Le geai ne me jette pas
sa plume bleue.

Vers le point du jour caracolent
les glands de ses cris.
Une farine amère, le repas
de tout un jour.

Derrière le feuillage rouge
il hache d'un bec dur,
tout le jour, la nuit
de branches et de fruits dans les arbres,
une toile qu'il étend sur moi.

Son vol est égal au battement du cœur.
Où dort-il cependant
et à qui son sommeil ressemble-t-il ?
Inaperçue repose dans l'obscurité
sa plume devant mon soulier.

(« Tage mit Hähern »)

CLAIRIÈRE

Les herbes recouvertes de toiles d'araignées,
un vélo contre le tronc du pin,
le faisan dans la gibecière du forestier –

tout conflue vers le signe
qu'emportent les nuées des oiseaux
vers leurs quartiers d'hiver.

L'anneau de la station ornithologique.

Un étranger le découvre
au pied de la fauvette.
Étonné, il en lit le message.

(« Waldblöße »)

PACAGE ABANDONNÉ

Eau de pluie
dans les traces de pas des vaches.
Mouches perplexes
à l'approche de novembre.

L'ongle rouge ne survivra pas au vent.
Le contrevent grincera sur ses gonds,
battrà tantôt contre le chambranle,
tantôt contre le mur.

Qui l'entendra ?

(« Verlassene Alm »)

MIRIAM

Dans le pavillon où était Miriam,
la croisée se verrouille.
L'araignée tisse son cheveu gris,
à qui la main qui le chassera ?

Prends garde, le jonc jaunit comme un chaume.
Aujourd'hui est ce qui était hier.
Un rire retentit de quelque part
et Miriam défait ses cheveux.

(« Mirjam »)

ÉPAVES

Bribes de conversations
menées sous la surface de l'eau,
réponses rejetées sur le sable, –

Pas de pistes, mais les ourlets des vagues
avec méduses et particules d'algues,
éclat de bois, coquille et reste d'ambre,
et la vague qui reflue ;
ainsi le sable s'éclaircit à nouveau
derrière l'humidité,
comme s'il advenait une aube brève.

Attendant la question,
l'herbe flotte sur la dune.

(« Strandgut »)

PLAGE AVEC MÉDUSES

Monnaie d'étoile, monnaie de mer,
frappée dans la forge de l'eau
sous le signe de rois qui ne sont plus honorés.
Écume d'argent, figée dans le gel de décembre.
Indéchiffrable
l'animal héraldique qui transparaît rougeâtre,
hiéroglyphique l'inscription.

Dissimulés sont les marchés
où se marchandent de rêveuses forêts de varech,
des parts de la pluie qui tombe à la mer,
et le droit de cité de villes englouties.

La pauvreté ne se courbe pas,
le pin se tourne vers l'intérieur des terres.
Nul n'est attendu hormis le vent.

(« Strand mit Quallen »)

RUISSEAU EN DÉCEMBRE

1

La houppes verte des plantes aquatiques,
peignée sur le front de la pierre
par le courant.
Les pensées
congèlent l'eau.

2

Les lignes d'arête des glaçons dessinent l'inquiétude,
la fièvre du roseau, les séismes des escargots.
Leurs diagrammes sont attendus.

3

La tache d'huile filait sur l'eau comme une barque,
l'ombre de la canne à pêche est oubliée.
Courant, discernement des poissons –

(« Bach im Dezember »)

SOUVENIR

Les marais où nous voulions aller sont asséchés.
La tourbe en a réchauffé nos soirées.
Une poussière noire est soulevée par le vent.
Il efface de son souffle les noms des pierres tombales
et nous inscrit
en compagnie de ce jour.

(« Andenken »)

MARS

D'aucuns espèrent encore
que l'année va finir ici.
Mais les dégorgements de la neige
sont sans pitié.

Noire de sommeil,
la fourrure de la taupe.
Pour elle, qui t'est dévouée,
les semaines s'écoulent,
tandis que le grêlon
fond sur le dos de ta main.

Gravée dans une ardoise,
l'enfance s'en retourne :
L'herbe se dresse et prête l'oreille.

(« März »)

EN D'AUTRES LANGUES

Quand le vol de la pie m'interrogeait,
le hochement de la bergeronnette,
en tous les siècles d'avant ma naissance,
quand ce qui reste muet me questionnait,
c'est mon oreille qui lui donnait la réponse.

Aujourd'hui me fait me souvenir
le regard par la fenêtre.
Je pense vers le crépuscule,
où la réponse prend son envol,
déplace des plumes,
où dans l'oreille remue la question.

Tandis que mon souffle s'efforce encore
de nommer l'inséparable,
le vert des prés m'a traduit
et le crépuscule me pense.

(« In anderen Sprachen »)

DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI

Le roquet gris du curé
à la porte de la sacristie.
Sous ses yeux presque aveugles
bruissent dans le sable les ailes des moineaux.

Il flaire comme des souvenirs
le lacet du faisceau de faisans
qui semblait une faille au mur du cimetière,
le tressaillement des pierres tombales
quand la chenille fait le gros dos sous la piqûre paralysante,
le blémissement des briques
au cri de la taupe qui meurt.

Impassible, il perçoit
la rumeur venue des bois
disant que les portes du paradis se sont ouvertes.

(« Mittags um zwei »)

CERISAIIE TIBÉTO-FRANCONIENNE

Prière dans l'oreille des étourneaux
issue des cellules de la ville cloîtrée,
la nervure sur la feuille
par-dessus les versants à cerisiers,

inscrite sur une herbe flottante
avec des signes de rouille et de pluie
qu'a lus dans des livres effrangés
le vent courroucé des cols,

gravée dans la peau de la cerise
par l'ombre d'un nuage,
un murmure que l'escargot
porte en sa maison,

montant depuis le fond
du cirque de la bouilloire, vague dans le thé,
par-dessus les tentes des pèlerins
hissée telle une bannière de neige.

(« Fränkisch-tibetischer Kirschgarten »)

L'HOMME À LA BLOUSE BLEUE

L'homme à la blouse bleue
qui rentre chez lui, la houe sur l'épaule, –
je le vois derrière la clôture du jardin.

Ainsi rentraient-ils le soir à Canaan,
ainsi rentrent-ils des rizières de Birmanie,
des champs de pommes de terre du Mecklembourg,
des vignes de Bourgogne et des jardins californiens.

Quand la lampe s'allume derrière des vitres embuées,
je leur envie leur bonheur que rien ne m'oblige à partager,
la veillée patriarcale
avec âtre fumant, layette, simplicité.

L'homme à la blouse bleue rentre au foyer ;
sa houe qu'il a mise à l'épaule
dans le crépuscule tombant ressemble à un fusil.

(« Der Mann in der blauen Jacke »)

EXTRAIT D'UNE LETTRE

De ces livres je ne lirai aucun.

Je me souviens
des troncs emmaillotés de paille,
des briques crues sur les rayonnages.
La douleur reste et les images s'en vont.

Ma vieillesse je veux la passer
dans le vert crépuscule du vin,
sans conversation. Les assiettes d'étain craquent.

Penche-toi sur la table ! Dans l'ombre
jaunit la carte du Portugal.

(« Briefstelle »)

VU

Tous savent
que le Mexique est un pays inventé.

Quand j'ouvris le buffet de la cuisine,
j'y trouvai la vérité
sertie
dans les boîtes de conserves étiquetées.

Les grains de riz
se reposent des siècles passés.
Sous la fenêtre
le vent poursuit son chemin.

(« Einsicht »)

SARMENTS DE FRAMBOISES

La forêt derrière les pensées,
les gouttes de pluie sur elles,
et l'automne qui les fait jaunir –

ah, prononcer des sarments de framboises,
te chuchoter des fruits dans l'oreille,
les rouges, ceux qui sont tombés sur la mousse.

Ton oreille ne les comprend pas,
ma bouche ne les prononce pas,
les mots ne supportent pas leur ruine.

La main dans la main parmi des pensées impensables.
La trace se perd dans les fourrés.
La lune ouvre son œil,
jaune et pour toujours.

(« Himbeerranken »)

(Poèmes extraits de *Botschaften des Regens*,
in : *Gesammelte Werke* © Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1973, 1991, pp. 81-107)